

Histoire d'eau

En sortant de la douche, je me suis dit que j'avais gagné au loto. Enfin, pas tout de suite ; il m'a fallu le temps de comprendre, après avoir enlevé la buée et constaté que, même dans un miroir propre, je demeurais invisible, puis d'encaisser la chose. Là, je me suis assise, je tremblais, partagée entre une terreur compréhensible et une excitation tout aussi folle. Invisible ! Un monde, inaccessible jusque-là, s'offrait à moi. De super-héros en cape magique de sorcier, je me baladais dans un monde féérique, où je commençais immédiatement à faire mon marché. Entrer incognito à l'Élysée pour mettre un coussin péteur sur le fauteuil du Président de la République, déplacer les tableaux au Louvre pour faire enrager les gardiens, jouer les fantômes chez mon insupportable voisine ; dans le supermarché des confiseries pour femme invisible, tout m'était accessible. Enfin, à ce moment-là, j'ai dû modérer mon enthousiasme, un petit problème technique se posait à moi. Le don, qui m'était octroyé, était assorti de quelques conditions limitatives.

C'est en marchant par hasard sur une méduse que l'incroyable est advenu. L'animal, peu fréquent en Bretagne, y fait des incursions inopinées, le natif n'a pas encore appris à s'en méfier. Cristal mou et translucide dans la mer, il passe presque inaperçu, corps liquide gélatineux sur la grève, il côtoie les algues échouées sans attirer l'attention. Une fois passée la douloureuse sensation urticante, l'anecdote piquante aurait pu, tout au plus, alimenter les conversations à l'apéro. C'était sans compter sur ses étranges conséquences. Il s'avéra que quelques millilitres d'eau, salée ou non, sur ma peau suffisaient à me rendre totalement transparente. Par malheur, sitôt séchée, ce super-pouvoir disparaissait.

J'avoue, un instant, l'idée de profiter de cet atout extraordinaire pour faire autre chose que des blagues m'est venue. Mais j'ai rapidement abandonné le sujet, après avoir tenté sans succès d'imaginer un système qui me mouillerait en continu, tout en réalisant quelques opérations illicites, un larcin bien choisi par exemple. Foncièrement honnête de nature, j'ai été vite consolée de ce frein au vice.

J'ai alors décidé de mettre cette capacité singulière au service de mon bien-être. Les sites naturistes existent, mais sont assez rares sur la côte bretonne. Se baigner nue, quand on ne peut pas vous voir, ne pose plus aucun problème. Cette activité, à pratiquer entièrement immergée, cumule la condition sine qua non de mon invisibilité durable et la béatitude espérée provoquée par une liberté inouïe. J'ai donc développé un petit rituel pour descendre à la plage, y trouver un endroit discret, m'y déshabiller sous une cabine textile, m'asperger à l'aide d'un vaporisateur, puis rejoindre tranquillement la grande bleue dans la nudité la plus totale. Une fois dans l'eau, mon instinct blagueur trouve à se défouler sans limites. Chatouiller les pieds des nageurs qui paniquent, éclabousser les timides qui n'osent se mouiller, capturer un ballon pour l'envoyer loin des joueurs, les multiples possibilités d'amusement me ravissent.

Hier, la mer était un peu agitée, les vagues un peu plus grosses que d'ordinaire, rien de méchant, mais tout de même de quoi bousculer les plus faibles. Près de moi un enfant a perdu pied, bu la tasse et commencé à suffoquer. Sans plus réfléchir, je me suis portée à son secours, l'ai pris dans mes bras et ai couru vers les maîtres-nageurs du poste de surveillance en traversant une large bande de plage. À cause de cette course et du léger vent, le sable blanc et velouté de la fin de journée ensoleillée volait autour de nous. En quelques secondes, il se colla à mon corps trempé et en absorba toute l'humidité. Je tombai au pied des sauveteurs, dans mon habit poudré qui révélait mon anatomie et dissipait ma transparence. Le petit naufragé, sans plus attendre et sans aucune séquelle, bondit sur ses pieds et fila rejoindre sa famille, lui annoncer qu'une étrange créature marine, sorte de sirène translucide, l'avait sauvé de la noyade.

La stupéfaction des CRS me sauva ; ils étaient médusés, juste retour des choses ! Le bref instant, où l'ahurissement le disputa à l'indécision, me permit d'emprunter un seau, rempli d'eau puisée dans une mare proche, où barbotait un petit crabe vert et deux crevettes. Le versant sur ma tête, je disparus aux

yeux de tous et sprintai pour rejoindre mon élément où je plongeai avec soulagement, puis restai, méfiante, prolongeant mon bain jusqu'à ce que la plage soit quasi déserte.

De cette aventure, j'ai conclu que l'héroïsme aussi demande réflexion. Depuis, j'ai repéré un blog où, dans un anonymat assumé, des personnes ordinaires comme moi, aux dons extraordinaires, témoignent. Je me suis liée avec un gars qui peut lire dans la tête des gens, à cause d'une erreur d'anesthésiant. Ça me fait du bien d'échanger avec lui et ça me donne de nouvelles idées.

Élisabeth Guélaën

Lâcher prise

Cela faisait presque vingt-quatre heures que le psychiatre m'avait prescrit ce médicament. Il m'avait conseillé de prendre mes dispositions avant de l'avalier, car les effets seraient immédiats. Il avait également rédigé un arrêt maladie de trois jours. J'espérais que mes collègues ne le prendraient pas trop mal. Je revenais déjà d'un burn-out de trois mois. Il était assez mal vu dans mon entreprise de prendre des congés trop souvent.

En sortant du cabinet du psychiatre, j'avais appelé sur le fixe du domicile familial. Mon mari avait décroché presque aussitôt. Il semblait un peu débordé. J'avais inventé un petit mensonge. Je lui ai dit que le médecin souhaitait me garder en observation quelques jours à cause de mon état de fatigue et que je passerais seulement à la maison chercher quelques affaires. Il avait paru inquiet, mais mon bien-être compte énormément pour lui. J'étais donc rentrée, j'avais fait semblant de remplir un sac de vêtements et j'étais repartie de chez nous. J'avais marché une centaine de mètres avant de tourner à l'angle de la rue. C'était à ce moment-là que j'avais décidé de prendre ce fameux médicament.

Le psychiatre m'avait prévenue que je risquerais d'être surprise. Je l'avalai en une fois avec une gorgée d'eau. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais, petit à petit, je me vis devenir plus claire, puis transparente. Avant de devenir totalement invisible. Je ne voyais plus aucune partie de mon corps, même si j'arrivais encore à les sentir. Je pouvais toucher mes doigts, mes jambes. Je sentais également les feuilles des arbres sous mes mains. J'étais donc seulement invisible. J'avais encore toute ma consistance. J'allais devoir redoubler d'efforts pour ne pas avoir d'accidents. Si personne ne me voyait, je pouvais toujours me blesser. Ce n'était pas le moment de se (me) faire renverser par une voiture !

Après avoir appréhendé mon corps, je décidai de retourner à la maison. Le psychiatre voulait que je me rende compte par moi-même que le monde continuerait de tourner, même si je n'étais pas présente à gérer tout ce qu'il se passait en permanence. En effet, lorsque j'entrai dans le salon, je constatai avec plaisir que les enfants étaient en train de faire leurs devoirs. Mon mari tentait de préparer le repas. Je m'étais dirigée vers la cuisine et l'avais trouvé en train de faire cuire des steaks hachés carbonisés. Je profitai de mon invisibilité pour regarder autour de moi. Je fus tentée de remettre à leur place les bocaux à épices en vrac et de ranger les chaussettes de Léa, la petite dernière. Mais je pris sur moi. Après tout, je n'étais pas censée être là.

— Les enfants, à table ! appela mon mari.

La petite tribu arriva en courant. Ils se ruèrent devant leurs assiettes en se chamaillant. Ils voulaient tous être à côté de leur père.

— Doucement les enfants. Lavez-vous les mains avant de manger.

Chacun d'eux fit la queue devant l'évier. Thomas porta Léa pour qu'elle puisse atteindre le filet d'eau. Mon cœur fondait d'amour devant mes enfants. Ils étaient la perfection incarnée à mes yeux.

Le repas se déroula sans heurts. Plus tard dans la soirée, les enfants allèrent se coucher. Léa pleura un peu. Elle voulait un bisou de ma part. Je sentis la tristesse se répandre dans mon corps. J'étais si près d'eux, mais ils ne pouvaient pas le deviner.

Lorsque tout le monde fut au lit, je fis le tour des chambres de chacun de mes enfants. Je m'assurai qu'ils dormaient profondément avant de déposer un bisou sur leur joue.

Le lendemain, je me rendis rapidement au travail. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'à mon poste, il y avait non pas un, mais deux remplaçants. Cela gonfla rapidement mon égo, avant de me rendre compte de l'abus dans lequel je travaillais. Mon salaire était gelé depuis des années et ne comptait pas pour deux. Je me rendis devant la machine à café. Tiphaine et Mélanie, les deux collègues avec qui je m'entendais le mieux, papotaient entre elles.

— Tu te rends compte ? Elle est encore absente après son arrêt maladie de trois mois. Le boss a dû se mettre en quatre pour la faire remplacer.

— Oui, il y en a qui ne pense vraiment qu'à eux.

— Tu as raison. J'espère que des sanctions vont être proférées à son encontre.

Je crus rêver en les entendant. Elles parlaient bien de moi. Quelles pimbêches ces deux-là. Pendant leurs vacances, j'acceptais de prendre leurs dossiers. Je partais tard le soir pour qu'elles puissent assister à leur cours de zumba. Le mercredi, je venais le matin, alors que j'étais en repos, pour qu'elles aient leur matinée à tour de rôle. Tout cela pour m'épuiser mentalement et physiquement et n'avoir aucune gratitude en retour.

Je crois bien que mon psychiatre a raison. Le monde tourne très bien en mon absence, tout comme cette entreprise d'hypocrites. À mon retour d'arrêt maladie, je leur pose ma démission à effet immédiat. Il est grand temps de penser à moi avant tout. Ce n'est pas en restant dans ce lieu qui m'a rendue malade que je vais aller mieux.

Raimon

Septante

Et un hommage à quelques belgicisms

Après deux semaines de drache, on annonce enfin l'arrivée du beau temps. Je décide de partir à la côte pour y passer la journée. Je prends le train pour Ostende et une fois sortie de la gare, je suis ravie de retrouver les incontournables de la mer du Nord : le son des pelles traînées sur le sol, les cris des mouettes, les châteaux de sable, la dégustation de babelutttes et bien sûr le ballet des cuistax sur la digue. Un petit garçon, pédalant derrière moi me heurte le bas des jambes, heureusement à vitesse très modérée. Plus de peur que de mal. Son père, qui le suit, ne s'arrête même pas pour vérifier que je ne suis pas blessée.

Je poursuis ma promenade une bonne heure, puis m'arrête pour boire une tasse de thé sur l'une des nombreuses terrasses face à la mer. Le serveur arrive, chargé d'un énorme plateau rempli de verres destinés à une table proche de la mienne. J'attends qu'il vienne prendre ma commande, mais il m'ignore et repart vers les cuisines. J'ai le temps. Je suis là pour la journée et je profite de la vue sur le manège des mouettes qui s'empressent de récupérer le moindre relief de nourriture susceptible de leur servir de repas. Bientôt, le garçon réapparaît pour servir une autre table. À nouveau, il fait mine de ne pas me voir. Je tente un discret « monsieur, s'il vous plaît », mais je n'arrive pas à capter son attention. Après une troisième tentative, je me lève agacée et quitte la terrasse en tentant de montrer mon mécontentement. Sans succès. Il est déjà en train de servir d'autres clients. Je m'empresse alors de descendre sur la plage et me dirige vers la mer. Je marche un long moment le long de l'eau. Le spectacle est habituel. Des enfants construisent un château de sable voué à disparaître dans les heures qui viennent puisque la marée est en

train de monter. Au loin, j'aperçois un attroupelement. Je m'approche et découvre la présence d'un phoque sur la plage. Venu se reposer avant de repartir en mer, l'animal regarde la plage, l'air étonné. Depuis peu, la ville d'Ostende réserve un emplacement pour les phoques. La plage y est ceinturée, l'accès interdit et les chiens présents aux alentours doivent être tenus en laisse. Curieuse, je m'avance. Ce phoque-ci a des allures de misophoque. Il préfère se reposer seul loin des plages réservées à ses congénères. Un étrange individu intervient pour éloigner les curieux. Il s'adresse personnellement à chacun des badauds, leur explique l'importance de ne pas perturber l'animal et les prie de s'en aller au plus vite.

Je suis la seule promeneuse à laquelle l'homme ne s'adresse pas un seul instant. Je repense à la scène sur la terrasse et à l'incident du cuistax. Je revois aussi les passagers qui étaient avec moi dans le train jusqu'à Ostende. Aucun ne m'a regardée, souri ou adressé la parole. Comme si j'étais devenue invisible pour toutes ces personnes. Je quitte la plage, remonte sur la digue, marche sans savoir où aller. Je n'ose plus m'adresser à personne de peur d'être confrontée à d'autres circonstances où je comprendrai que je suis devenue imperceptible.

Je songe à l'anneau de Gygès, ce fameux mythe de Platon que j'ai enseigné pendant des années. J'ai-
mais discuter avec des adolescents pour savoir ce qu'ils s'autoriseraient à faire si d'aventure, ils devenaient invisibles. Pour ma part, je décide de téléphoner à une amie qui habite Ostende, même si je ne la fréquente plus très souvent. La vie nous a éloignées pour diverses raisons, mais j'espère qu'elle acceptera de me voir pour dissiper l'angoisse qui m'étreint à présent. Elle répond tout de suite à mon appel. Mes propos sont confus, mais elle sent ma détresse et me propose de la retrouver devant le casino. Une fois sur place, je patiente une demi-heure avant de la voir arriver de loin. Elle me fait un signe de la main, je cours vers elle, puis très émue, lui saute au cou avant de déclarer :

— Tu m'as vue. Je suis soulagée.

— Qu'est ce qui t'arrive ? Je ne t'ai jamais vue dans cet état.

— J'ai eu l'impression que j'étais devenue invisible.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui explique alors les incidents qui ont émaillé ma journée, depuis mon arrivée.

— Les passagers qui étaient à côté de toi dans le train, étaient-ce des hommes ou des femmes ?

Je réfléchis un instant avant de répondre :

— Uniquement des hommes.

Elle éclate alors de rire, avant de m'expliquer :

— Tu es un peu en retard, ma chérie. Un jour ou l'autre, toutes les femmes constatent qu'en vieillissant, elles deviennent invisibles pour les hommes, dans l'espace public. Toi, si je ne m'abuse, tu viens d'avoir septante ans. Tu as de la chance de n'avoir rien ressenti avant. Rassure-toi. Bientôt, les hommes te percevront comme une gentille mamie et t'offriront leur attention dans différentes circonstances. Du moins, si le pei est bien élevé !

Nous rions, puis je l'invite à aller boire un verre, car il commence vraiment à faire douf sur cette digue.

Michèle Peyrat

Tenter l'invisible

Tout a commencé cet été à la clinique du Dr Aoratos avec qui j'avais pris rendez-vous. Comme il arrive souvent aux personnes de mon âge, certaines fonctions s'affaiblissent, en dégradant la qualité de vie. J'expliquai au médecin que mon oreille interne ne fonctionnait plus, ce qui empêchait tout déplacement à l'extérieur par faible luminosité ou sur un sol irrégulier.

Le docteur Aoratos rayonnait de joie de vivre et inspirait la confiance. Il m'écouta d'une oreille attentive puis me proposa de prendre rendez-vous pour l'injection RT1, Régénérescence Totale essai numéro 1.

— Bien entendu, dit-il, vous servirez de cobaye, car nous en sommes encore au stade expérimental.

Je signai une décharge qui stipulait que j'acceptais les clauses de l'intervention et les effets secondaires pouvant en découler. Après l'injection, il me faudrait passer une semaine dans la demi-obscurité et me reposer le plus possible. De son côté, il s'engageait à la gratuité et à assurer le suivi de contrôle après l'injection du produit régénérant.

Une semaine plus tard, je reçus le fameux RT1 et rentrai chez moi. Suivant à la lettre ses indications, je me limitai à répondre au téléphone, lire ou regarder une série danoise sans jamais connaître la fin du chapitre ou de l'épisode, car je m'endormais. Je ne présentais aucun signe douloureux, je n'avais pas de nausées et mangeais avec un appétit ordinaire ce qu'une voisine ou un livreur m'amenait.

Le troisième jour, je remarquais simplement que ma peau avait perdu en coloration et en relief.

Le quatrième jour, je pouvais me déplacer plus facilement qu'avant et avais un bon équilibre sur les lattes de bois branlantes de la véranda aux stores baissés pour garantir l'indispensable demi-obscurité.

Le cinquième jour, j'enregistrais une bien meilleure motricité tandis que mon enveloppe corporelle semblait s'estomper. C'était comme si mon corps, rajeuni, avait été caché sous un manteau de brume. Trop ravie de l'amélioration de ma santé, cette évanescence ne m'inquiétait pas.

Le sixième jour, je disparus graduellement du monde visible alors que mes sensations corporelles étaient affinées. Le bruit de la pluie sur le toit, le vol des oiseaux du jardin, l'odeur du grand tilleul, le goût et le toucher, étaient bien plus sensibles. Je renaissais à des sensations plus fortes et plus subtiles.

Le septième jour, je me regardai dans le miroir et je ne me vis plus dans la glace. J'étais ici et maintenant, dans le hors-là du monde. Je ne pouvais m'expliquer, pourquoi cette expérience limite d'invisibilité qui aurait dû m'angoisser au plus au point, m'exaltait au contraire profondément.

Le huitième jour, j'ouvris les volets et fis mes premiers pas dehors. J'avais hâte de tester mon nouvel état sur quelqu'un de proche qui ne serait pas effarouché par ma transformation. J'invitai une amie à venir me voir, la prévins que quelque chose avait changé et de ne pas s'inquiéter car tout allait bien. Lorsqu'elle a sonné, j'ai ouvert la porte et elle a dit :

— Tu es là Joëlle ? Je ne te vois pas !

Je lui ai tout expliqué, que je testais un produit régénérant qui revitalisait toutes mes fonctions et me plongeait dans une bulle d'invisibilité. J'avais choisi la bonne personne : elle adorait le concept. On a bu un thé, puis nous sommes allées marcher d'un bon pas et je devais veiller à garder un rythme raisonnable.

— Non, je ne sais pas si l'effet invisible est permanent ou provisoire, ai-je répondu à sa question.

— Tu vas bien t'amuser avec ton super pouvoir, a-t-elle dit.

— Je reteste demain avec mes petits-enfants. Tu as été merveilleuse, lui ai-je dit, en lui faisant la bise à son départ.

Je roulai en voiture sans inquiéter les autres conducteurs, car les vitres de ma voiture étaient particulièrement foncées. Je me garai loin de la maison et rejoignis mes petits enfants qui jouaient dans le jardin. Lyanna, la plus grande me vit la première. Elle a dit à sa petite sœur Lexie :

— Je vois le fantôme de Mamie, Jo, sous l'abricotier.

De l'arbre aux fruits d'un orange éclatant, j'entendis Lexie répondre :

— Non, c'est elle, en vrai. Je la vois juste un peu. Elle va nous aider à cueillir des abricots.

Elles sont arrivées avec leur petit cousin Abélio qui lui, me voyait tout à fait, car il n'a pas encore deux ans. Il m'a tendu ses petits bras pour que je le soulève et a pris un abricot sur une branche, puis deux autres pour les filles.

Être invisible semble ne pas être un problème avec ses amis ou les enfants, mais les adultes en général font un tas d'histoires pour moins que ça. Alors j'attends avec impatience le rendez-vous avec le Dr Aoratos pour connaître la durée de mon état. En attendant, je me garde bien de toute intrusion qui pourrait me décevoir sur les qualités présumées de mes semblables, ou de tout désir d'accomplir l'impossible. J'ob-

serve attentivement autour de moi les introvertis, les rêveurs, les timides, et je découvre leur univers, bien plus passionnant que celui des m'as-tu vu.

Joëlle Caujolle

Une heure avec Einstein

Je ne sais plus comment je suis arrivé là. Peut-être un rêve, peut-être un souvenir d'un autre temps. Je le découvre, assis dans un vieux fauteuil de cuir brun, les mains croisées sur les genoux, le regard vif sous ses cheveux indisciplinés : Albert Einstein. Pas le mythe, pas le génie de manuels scolaires, mais l'homme, de nouveau vivant, toujours attentif.

D'un geste mesuré, il m'invite à m'asseoir en face de lui, dans ce lieu sans murs, une pièce suspendue dans le silence.

— Je n'ai aucune formation scientifique, dis-je pour rompre le silence. Je suis juste un être humain. un citoyen qui aimerait vous poser quelques questions...

— Alors nous partons du bon endroit, sourit-il. La science est un moyen, pas un but. Ce qui compte, c'est ce que l'homme devient. Je vous écoute.

— Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, en 2025, qu'est-ce qui vous passionnerait ?

Il penche un peu la tête, comme s'il cherchait à entendre une musique lointaine.

— Je crois... que j'irais là où l'homme cherche encore à se comprendre : la conscience, l'intelligence, l'esprit humain. L'intelligence artificielle, peut-être, mais surtout ce qu'elle dit de nous. Le problème aujourd'hui n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous faisons de notre savoir.

Il marque une pause, puis ajoute :

— Ce n'est pas l'univers extérieur qui me fascinerait le plus, mais le monde intérieur. Ce mystère. Ce désordre. Cette lumière.

— Et parmi les grands penseurs, qui auriez-vous aimé rencontrer ?

Il regarde au loin, voyant des visages apparaître devant lui.

— Spinoza, bien sûr. J'aimais sa vision d'un Dieu qui ne juge pas, mais qui est dans chaque chose, dans chaque loi de la nature. Peut-être Hannah Arendt, pour sa lucidité face à la banalité du mal. Gandhi, pour son courage tranquille. Je l'ai rencontré une seule fois. Il est entré sans bruit, vêtu de blanc, les pieds nus, comme s'il venait d'un autre monde, ou peut-être du nôtre tel qu'il devrait être. Nous n'avons pas parlé longtemps. Il m'a regardé avec une tendresse grave et m'a dit : « Continuez à chercher la vérité. Mais souvenez-vous : elle n'a de valeur que si elle est portée avec bonté. » Je n'ai pas su quoi répondre. J'ai simplement incliné la tête. Quand il est reparti, j'ai eu l'impression qu'il emportait avec lui une part du silence. Mais aussi une lumière discrète, qui ne m'a jamais quitté. Les nouvelles générations ont sans doute du mal à croire qu'un tel homme ait jamais existé, en chair et en os, sur cette Terre.

Puis, plus doucement, le grand scientifique reprend :

— J'aimerais aussi rencontrer ceux que personne ne nomme : les rêveurs, les enfants, les justes inconnus qui œuvrent sans gloire. Je crois en eux plus qu'en bien des généraux ou des savants.

Je réfléchis aux paroles que j'entends, avant d'oser une nouvelle question :

— Avez-vous connu des moments de solitude, de doute ?

Le visage du grand homme se ferme. Il soupire.

— Toute ma vie, j'ai été un peu en dehors. À l'école, je ne comprenais pas qu'on m'oblige à répéter sans penser. Quand j'ai quitté l'Allemagne, ce fut un exil du cœur. Après la bombe, j'ai douté : la science que j'aimais servait à détruire.

Il pose une main sur son cœur.

— Mais la solitude enseigne. Si vous y semez des questions sincères, elle vous rendra des réponses vraies.

Après avoir suspendu sa parole quelques instants, il ajoute :

— Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal, mais par ceux qui les regardent sans rien faire. Ces gens inactifs sont les plus nuisibles.

— Et que diriez-vous à ma génération ? À nous qui vivons entre crises, peurs, révolutions ?

Son regard s'éclaire, il brille d'une sorte de foi intense.

— Je vous dirais ceci : n'attendez pas des sauveurs. Ne croyez pas que le monde changera sans vous. Agissez, même doucement. Cherchez la vérité et aimez ceux qui ne la voient pas encore. Refusez la haine. Refusez la facilité. Soyez courageux, sans violence. Lucides, mais pas cyniques. Et n'oubliez jamais de rester humains. C'est la seule chose qu'aucune machine ne pourra jamais faire mieux que vous.

Je ne vois pas passer le temps de notre échange. Quand je me lève, il me tend la main, avec cette chaleur qui ne s'explique pas.

— Merci Monsieur Einstein de m'avoir reçu, dis-je en guise d'au-revoir.

— C'est moi qui vous remercie. Il faut toujours parler avec ceux qui cherchent, ils éclairent l'avenir.

Le silence revient, l'étoile s'éloigne après avoir émis sa lumière.

Une parole du savant, glissée au milieu du bavardage, m'interroge sur le monde qui nous cerne :

— Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et ce qui peut être compté ne compte pas toujours.

Aubin Féret